

questions
de communication

Questions de communication

15 | 2009

Pathologies sociales de la communication

Anny Dayan Rosenman, *Les Alphabets de la Shoah. Survivre, témoigner, écrire*

Paris, CNRS Éd., 2007

Carine Trevisan



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/775>

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2009

Pagination : 412-414

ISBN : 978-2-86480-989-0

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Carine Trevisan, « Anny Dayan Rosenman, *Les Alphabets de la Shoah. Survivre, témoigner, écrire* », *Questions de communication* [En ligne], 15 | 2009, mis en ligne le 13 janvier 2012, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/775>

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

Tous droits réservés

Anny Dayan Rosenman, *Les Alphabets de la Shoah. Survivre, témoigner, écrire*

Paris, CNRS Éd., 2007

Carine Trevisan

RÉFÉRENCE

Anny Dayan Rosenman, *Les Alphabets de la Shoah. Survivre, témoigner, écrire*. Préface d'Annette Wieviorka. Paris, CNRS Éd., 2007, 238 p.

- 1 C'est sous la forme d'un triptyque qu'Anny Dayan Rosenman offre une lecture de textes de survivants d'une Histoire où fut dépassé un seuil de violence et de barbarie jusque-là jamais atteint. Textes qui interrogent les pouvoirs du langage, de la littérature, textes qui luttent — souvent douloureusement — avec « l'ange de l'écriture ». Dans cette étude à la frontière de plusieurs disciplines (littérature, histoire, psychanalyse), elle nous initie à ce qu'elle nomme magnifiquement « les Alphabets de la Shoah ». À l'origine de cet alphabet, trois figures qui s'engendrent l'une l'autre tout en gardant la mémoire de la précédente : le survivant, le témoin, l'écrivain. Au-delà des textes tutélaires de Robert Antelme, Primo Levi, Jorge Semprun, Anna Langfus, Elie Wiesel, enfin Piotr Rawicz, auquel est consacré un développement particulièrement novateur et important, sont convoquées une multitude d'autres voix : Paul Celan, Charlotte Delbo, Jean Améry, Aharon Appelfeld, Tadeusz Borowski, Imre Kertész, Ana Novac, Ka-Tzetnik.
- 2 Examiné à la lumière, entre autres éléments, des études de Nicolas Abraham et de Maria Torok sur le phénomène de la « crypte » dans le processus de deuil et d'Alain de Mijolla sur « les visiteurs du moi », Anny Dayan Rosenman aborde la figure du survivant en la référant à deux « fantômes » qui reviennent, à la fin du XX^e siècle, hanter notre culture : Lazare et ce « mort inapaisé ayant choisi un vivant pour dernière demeure » qu'est le

Dibbouk. En effet, s'il a eu la grâce ou la chance de pouvoir revenir parmi les vivants, le survivant des camps reste longtemps comme colonisé par les morts, parlant leur voix, parfois dans une sorte de transe où il est dépossédé de lui-même. De ce qui fut vu et vécu *là-bas*, il garde à jamais la mémoire, une mémoire qui s'inscrit dans sa chair, et qui fait parfois retour sous la forme de réminiscences sensorielles : la blancheur de la neige, chez Jorge Semprun, qui reste « indissociable de Buchenwald et de la présence envahissante de la mort » ; chez Anna Langfus, une densité oppressante de l'air ; chez Aharon Appelfeld, la violence du vent ; chez tous presque, l'odeur des crématoires. Le détenu a expérimenté, dans la torture de la faim, du froid, des appels et des coups, la tyrannie du corps propre, lorsqu'il n'est plus que souffrance. Il est « là pour mourir » (Robert Antelme) et sait que cette mort sera la plupart du temps rendue abjecte (nombre de victimes sont mortes dans leurs excréments). Ainsi est-ce parfois au retour du camp, dans la sidération de la parole, le corps lui-même — dévasté — qui tient lieu de récit. L'itinéraire de la dépossession aboutit à la figure du « musulman », assimilé à un « *Stück* », une chose, qui a définitivement chuté hors de l'humain. Anny Dayan Rosenman relit le célèbre texte de Primo Levi consacré aux musulmans (« ce sont eux, [...] les engloutis, les témoins intégraux ») en se démarquant de l'interprétation qu'en fait Giorgio Agamben. Le musulman ne serait pas nécessairement le « vrai témoin » car il y a un glissement dans le texte de Primo Levi de la légitimité de la survie (a-t-on survécu à la place d'un autre ?) à celle du témoignage. Face à l'inventaire de ce qui a atteint « l'humanité dans l'homme », Anny Dayan Rosenman oppose les formes, ténues ou têtues, de résistance : le maintien de la vigilance, de l'activité de la pensée, le refus du consentement, les gestes, aussi infimes soient-ils, de sollicitude (ainsi Marceline Loridan disant de ses compagnes : « jamais je n'ai autant été aimée »), la mémoire salvatrice de la culture, qui permet de rester virtuellement en contact avec un monde autre que celui qu'imposent les réalités du camp, enfin le souvenir d'une langue (l'italien, pour Primo Levi, considéré comme un « idiome de résistance »).

- 3 *Les Alphabets de la Shoah* sont aussi et surtout une réflexion sur ce qui a donné impulsion à l'acte de parler et d'écrire et sur l'invention de formes inédites qui, si elles manifestent une parenté avec la littérature postmoderne, en déplacent les enjeux. Le témoignage témoigne d'une faillite de la civilisation mais il est lié à un « travail de la culture ». Témoigner permet d'abord de redevenir un être de langage, même si les eaux du témoignage sont parfois périlleuses (Primo Levi) et si la reviviscence de l'expérience douloureuse peut conduire non à une délivrance mais au suicide. On peut « mourir de dire » (Rachel Rosenblum). Travail de la culture également car le témoin est un être de mémoire, d'une mémoire qu'on a voulu assassiner (Pierre Vidal-Naquet). Son texte est, dans son principe, dans son souci de mise en accusation (il y a presque toujours une scène judiciaire du témoignage) mais surtout de transmission, un texte où l'adresse est fondamentale. Comment retenir l'écoute d'un auditeur qui demande souvent que, trop menaçant, l'essentiel soit tu, qui interrompt le récit, qui dit parfois sa haine du témoin ? Car le témoignage ne s'accomplit que s'il a été écouté, « bien écouté » (Régine Waintrater). Anny Dayan Rosenman propose ici des analyses de certains arts de l'écoute particulièrement remarquables. Ainsi dans *Shoah* : non seulement Claude Lanzmann accueille la parole du témoin, mais il nous la restitue sans jamais l'encombrer de sa parole propre, dans le respect de ce qui ne peut être dit, de ce qui ne peut être décrit.
- 4 De cette place qu'il faut faire au silence, un silence qui n'est pas une impossibilité de dire mais l'effet d'une position éthique, Anny Dayan Rosenman dessine les contours, en

montrant combien les textes des témoins sont souvent des textes « brisés », fragmentaires, troués par des pauses, des blancs, des interruptions, des ellipses. Et combien l'esthétique de la postmodernité (écrits tendant vers l'amenuisement du langage, chronologie chaotique, discontinuité, illisibilité) prend de nouvelles résonances, notamment lorsque les textes touchent à ce qui fut le plus insoutenable de la Shoah et qui en fait l'atroce singularité : le massacre méthodique des enfants. Écrits sous l'impulsion non du plaisir mais du tourment et de la contrainte, perpétuellement à la recherche du mot et de la forme justes (et ne refusant pas, pour cela, d'écarter inlassablement toutes les ressources codifiées du dire et de l'écrire), ces textes ont reculé les frontières du langage et de la littérature.

- 5 Consacrées au *Sang du ciel* de Piotr Rawicz, dont Anny Dayan Rosenman fut l'une des premières commentatrices, les dernières pages du livre proposent, sous la forme à la fois d'une analyse exigeante et d'un hommage à cette œuvre, une sorte de finale musical à cette traversée des écrits du désastre. Finale en contrepoint. Piotr Rawicz fut un témoin « transgressif ». Il ne parle pas en son nom propre, il délègue sa parole à des narrateurs multiples. Témoin « infréquentable » : il écrit un kaddish blasphématoire. Cynique, il fait violence à son lecteur. Méprisant le soupçon qui pèse sur tout témoin de vouloir faire « de la littérature », il choisit ouvertement de faire une œuvre « littéraire ». Cependant, cette œuvre unique dit combien les écrits des survivants qui ont sans doute le plus grand pouvoir de transmission, d'ébranlement, sont ceux qui portent la trace d'une lutte : lutte contre la langue, contre « l'ange de l'écriture », lutte contre l'illusion de pouvoir combler, dans l'échange enfin retrouvé avec ceux qui ont été préservés, la distance entre l'ailleurs (le camp) et l'ici ; effort, au contraire, pour signifier cette distance. Revenu d'entre les morts, parlant d'abord pour eux, en leurs noms, leur redonnant corps et visages singuliers dans son écriture— le souci de ce qui est advenu des enfants est ici particulièrement intense —, luttant contre leur coagulation dans une masse indifférenciée, le survivant-écrivain tente non de les oublier mais de s'en séparer. Effort ultime de marquer, comme Piotr Rawicz, une distance.
- 6 Universitaire dans son exigence scientifique, ce livre, qui est à présent un ouvrage de référence, n'est pas seulement une œuvre érudite. Cette traversée des textes qui portent trace et témoignage de l'inconcevable barbarie des nations « civilisées » au XX^e siècle nous initie, dans une écriture délicate, qui se tient dans une distance intime avec son objet, à un art de l'écoute et de la lecture, à un souci de continuer à penser face à tout ce qui menace l'exercice de la pensée.

AUTEURS

CARINE TREVISAN

CERILAC, université Paris 7

carine.trevisan@univ-paris-diderot.fr